



LEONARD COHEN. Trois ans après sa mort, Leonard Cohen sera de retour sur disque le 22 novembre, avec *Thanks for the dance*. Son fils, Adam Cohen, a habillé de musique des enregistrements de la voix du poète, entouré d'invités comme Beck, Feist, Daniel Lanois... Un premier extrait, *The goal*, vient de paraître. www.leonardcohen.com.

Les fantômes de Mélanie

La Lausannoise **Sandrine Perroud** écrit un premier roman sur le deuil de Mélanie, 21 ans. Elle erre, nostalgique, dans le tea-room où elle travaille. Un beau livre sur l'imaginaire, la mort et la jeunesse.

LAURENCE DE COULON

Depuis que ses parents ont choisi de se donner la mort – son père parce qu'il souffrait d'un cancer incurable, et sa mère parce qu'elle ne pouvait imaginer vivre sans son époux – Mélanie traîne son spleen. Dans *Les esprits*, premier roman de la Lausannoise Sandrine Perroud, elle a pour seul réconfort le tea-room où elle travaille, à la grande inquiétude de sa tante, qui la voit solitaire et sans projet.

Mélanie se sent incapable d'aller à une fête, d'affronter une foule d'inconnus et le monde dans sa globalité. Seuls les encouragements de sa grande sœur la poussent à s'inscrire en Lettres à l'université. Quand elle

rentes étapes du deuil. Pour cela, j'avais besoin d'un espace très réconfortant, où le personnage puisse se ressourcer, un cocon, en plus de son appartement. Le tea-room est quelque chose de très spécial en Suisse, parce que c'est un café où il n'y a pas d'alcool. Ce sont souvent des extensions de boulangerie qui ont été faites au cours du temps, un espace supplémentaire.

Dans les vieux tea-rooms, on voit parfois l'histoire du bâtiment, avec le laboratoire, la vitrine, et l'espace d'à côté qui a été rajouté. C'est un endroit où on peut aller seul, même les femmes. Je pense qu'elles se sentent en sécurité, parce qu'il y a une ambiance un peu régressive, les pâtisseries, etc.

C'est un endroit un peu désuet...

Et un lieu nostalgique, qui peut-être n'existe plus, ou est en train de disparaître, où l'on trouve des journaux papier, où tout le monde se connaît. C'est un endroit que j'aime, donc j'ai

tout de suite eu l'idée du tea-room, avec son côté rassurant, qui peut être un lieu de gestation, aussi, pour mon personnage: Mélanie va devoir sortir du cocon où elle se trouve depuis deux ans quand l'histoire commence, où sa vie est en stand-by.

C'est à la fois un cocon et une zone de confort dont il faut sortir pour suivre sa propre voie. Je suis allée dans beaucoup de tea-rooms, pendant l'écriture du livre, pas seulement à Lausanne.

Pourquoi?

J'y allais de toute façon avant, mais cette fois avec un regard différent, en observant

«J'ai été amenée à discuter avec des personnes qui vivent un deuil et j'ai été frappée de voir comme on en parle peu. Ou alors on en parle mal.»

SANDRINE PERROUD

commence à aller mieux, elle peut enfin se permettre de dire au revoir aux fantômes qui l'entouraient.

Votre héroïne travaille dans un tea-room de Lausanne. Pourquoi ce choix?

Sandrine Perroud: Mon intention était de comprendre comment se passent les diffé-



Sandrine Perroud a choisi le thème du deuil pour son premier roman.

la clientèle. J'ai vu quelqu'un qui lisait en suivant avec le doigt. Il y a un ou deux personnages dans le roman qui sont des personnes réelles. Je regardais comment les gens se passaient les journaux, ça m'intéressait en tant que journaliste en formation.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire ce livre?

C'est étrange, parce que j'ai tout de suite eu le début et la fin, mais je ne savais pas comment j'allais mener cette histoire du point A au point Z. C'est arrivé à un moment où j'ai dû changer de projet de vie. Pendant longtemps, avec mon mari, on a essayé de fonder une famille. On a décidé d'arrêter, parce qu'on vit à moitié, un peu

comme mon personnage, on n'arrive pas à faire d'autres projets. Il y a un immense sentiment de vide, et d'absurde, aussi.

J'ai eu besoin d'écrire sur le processus de deuil qui commençait aussi pour moi. J'ai essayé de donner du sens, malgré tout, à ça. Je pense que j'ai toujours écrit pour tenter de comprendre ce qui se passait autour de moi, ou en moi. Et ce roman est né, j'ai envie de dire, comme ça.

Est-ce que l'écriture de ce livre vous a aidée?

Cette histoire me faisait du bien. Elle me faisait du mal, aussi, mais elle m'a aidée, m'a permis de comprendre ce que je vivais et de le sublimer. J'ai bien aimé travailler sur un personnage jeune: elle n'est pas

armée pour ce qu'elle va vivre et j'ai essayé de comprendre sur quels appuis elle va pouvoir compter, trouver ses propres ressources, dont l'écriture, évidemment, qui s'est imposée au fil du temps.

Votre personnage, comment est-il venu?

Je travaille à l'EPFL et je prends le métro tous les jours. J'observe le visage des gens. Il y a beaucoup d'étudiants. Il ne faut pas croire qu'à 20 ans tout est génial. C'est une période qui peut être très angoissante. Le personnage s'est construit comme ça, furtivement. Tout d'un coup, une jeune femme me dépasse, à Lausanne, et sa tenue est devenue celle que Mélanie portait pour aller aux Docks.

J'aimais bien l'idée d'un personnage jeune, c'est ce qui m'a permis d'avoir de la distance. Je ne voulais pas parler de moi, je voulais parler d'émotions.

Quelles émotions?

Durant l'écriture du livre, j'ai été amenée à discuter avec des personnes qui vivent un deuil, et j'ai été frappée de voir comme on en parle peu. Ou alors on en parle mal. Même sur le lieu du travail, il y a quelque chose de très pudique qui se met en place, et je ne sais pas si c'est très sain. On a un problème avec la mort! ■

Sandrine Perroud, *Les esprits*, l'Aire, 120 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐

MUSIQUE

Bror Gunnar Jansson
THEY FOUND MY BODY
IN A BAG

Disques Office

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☒



Un génie du blues descendu du Nord

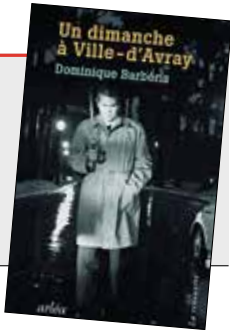
Ça peut paraître vachement snob de parler de Bror Gunnar Jansson dans ces colonnes. N'est-ce pas un peu prétentieux de chroniquer le disque d'un homme-orchestre suédois inconnu qui joue du blues? Eh non, parce que, d'abord, ce type est un génie. Et que, ensuite, son quatrième album *They found my body in a bag* est paru chez Disques Office, un distributeur fribourgeois. Eh oui...

Bror Gunnar Jansson est un multi-instrumentiste de 33 ans, nourri au blues de John Lee Hooker, qui a fait ses gammes au sein du groupe de son père, dans la banlieue de Göteborg. Désormais seul aux commandes, il joue de la guitare vintage assis derrière sa batterie et chante comme si sa vie allait s'éteindre dans la nuit. Du blues évidemment, des complaintes d'amours morbides à la Tom Waits, avec sa voix saturée. Parfois il susurre, parfois il sifflote, souvent il tient une rythmique déginguée et fait monter la fièvre avec des riffs de guitare bien poisseux (*Stalker*). Puis, l'air de rien, il chante une complainte hypnotique (*Trains and nights*), avant de conclure son chef-d'œuvre sur un long road trip de onze minutes, *Driving through Norrland, listening to earth*, qui comblera les fans de Madrugada, un autre combo descendu de cette si chaleureuse Scandinavie. **CD**

LIVRES

Dominique Barbéris
UN DIMANCHE À VILLE-D'AVRAY
Arléa, 128 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Un jour d'automne où remontent les souvenirs

Le titre renvoie aux *Dimanches de Ville-d'Avray*, de Serge Bourguignon, oscar du meilleur film étranger en 1963 et aujourd'hui bien oublié. Le subtil roman de Dominique Barbéris se passe dans cette même banlieue tranquille, entre Paris et Versailles. L'auteur de *Quelque chose à cacher* y instille aussi une atmosphère étrange, floue, vaguement inquiétante.

La narratrice, parisienne, rend visite à sa sœur, à Ville-d'Avray, dans ces «rues provinciales et tranquilles», bordées de «maisons particulières, avec leurs baies vitrées luisantes, leurs vérandas, leurs faux airs de villa Art déco ou de villa normande, leurs jardins plantés de rosiers et de cèdres.» Les souvenirs de leur enfance lui reviennent en mémoire et nimbent de mélancolie ce dimanche d'automne. Claire Marie va lui confier un ancien secret: une rencontre avec un mystérieux inconnu. Il ne s'est (presque) rien passé, mais cette sage épouse de médecin a connu la tentation.

Un dimanche à Ville-d'Avray avance comme dans une brume. Tout paraît feutré et Dominique Barbéris excelle à retranscrire ce mélange de souvenirs, de rêves, de désirs inassouvis, d'instant où le temps semble suspendu. Avant le retour à la réalité. **EB**

BANDE DESSINÉE

Pim Bos
TREMEN
Dargaud

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Silence de cendres

Un homme sur une monture improbable arpente un monde gris et désolé. Chaque arrêt pour recharger les batteries est à risque, d'autant que ce voyageur apporte son lot de dérèglements. Voilà *Tremen*, premier album du Néerlandais Pim Bos, un récit de science-fiction apocalyptique ou une imagination libre en écriture automatique, difficile à dire. Les deux peut-être.

Rien n'est prévisible dans cette errance chaotique aux relents surréalistes. Magnifiquement illustré dans une sorte d'aquarelle grise, ce monde semble mourir à chaque pas, dans un désespoir incompressible. Les bâtiments sont habités de pauvres hères qui pourraient en d'autres lieux et en d'autres temps être simplement fantomatiques. Il y a là du Moebius ou du Philippe Druillet. Ce dernier signe d'ailleurs la préface, le texte de fin est réservé à un autre artiste à l'identité visuelle forte, le réalisateur Marc Caro.

Tremen offre un voyage dans un monde visiblement en décomposition, sans rien qu'une route qui continue indéfiniment au milieu des machines improbables, des rêves froids, des villes vides avec, au détour d'une rue, un bar à la Hooper, et des déserts remplis de vers étranges. Il y a quelque chose de fascinant dans ce voyage sans but et sans bulle. Fascinant et dérangeant. **RM**